

Sortir en Gironde

De Kirikou à Paris

CINÉMA Les universités populaires du Jean-Eustache ont repris cette semaine à Pessac. Premier temps fort jeudi avec le nouveau film de Michel Ocelot. Interview

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE LOUBES
culture@sudouest.fr

Projeté en avant-première jeudi (18 h 30), « Dilili à Paris » sera le premier temps fort de la saison des universités populaires au cinéma Jean-Eustache, à Pessac (lire plus bas). Le dernier dessin animé de Michel Ocelot (Kirikou, Azur et Asmar...) sera projeté en sa présence, et s'accompagnera d'une rencontre avec le public. Avant-goût :

« Sud Ouest ». Comment vous est venue l'idée de situer votre dernier film dans le Paris de 1900 ? Cette époque vous intéresse particulièrement ?

Michel Ocelot. A l'origine j'avais seulement envie de mettre Paris en scène. C'est l'un des lieux les plus extraordinaires de la planète. J'ai choisi 1900 parce que c'est la dernière époque où les femmes ont porté de longues robes. Cela fait rêver. Le début du XX^e siècle est suffisamment ancien pour faire rêver et suffisamment proche pour que j'aie pu recueillir toute la documentation dont j'avais besoin. Et puis c'était une époque extraordinaire, où l'on croisait des génies à tous les coins de rue. Cet élément a changé mon approche. Dans « Dilili à Paris » je dépeins une civilisation, comme je le faisais pour l'Afrique de l'ouest traditionnelle avec Kirikou.

C'est nouveau pour vous, le fait de raconter une histoire dans un contexte réaliste...

Absolument. Mais même mes films précédents, qui étaient des contes, s'appuyaient sur une documentation très sérieuse. Là, j'avais envie d'aller plus loin. Je vis à Paris, j'aime Paris et Paris existe pour de vrai. L'époque que je dépeins existe toujours : il suffit de



« Dilili à Paris » : un conte dans le Paris de 1900, truffé de personnages historiques. PHOTO DR



Michel Ocelot. PHOTO JULIEN LESTAGE

sortir en ville pour en trouver des traces.

D'ailleurs beaucoup d'images de votre film sont construites à base de photos...

Ca aussi, c'est une nouveauté. Je ne voulais pas représenter le lit de Sarah Bernhardt ou l'escalier de l'Opéra Garnier avec une palette graphique. J'ai photographié la ville et j'ai utilisé ces photos comme des décors pour faire évoluer mes personnages. Il fallait

juste gommer tous les signes de modernité : poubelles, voitures, graffitis... Ou remplacer les miroirs et leurs reflets par des peintures de 1900.

Ce qui ne change pas, c'est la texture de vos couleurs. Ces bleus turquoise, ces mauves, ces oranges très lumineuses, c'est votre signature ?

J'essaie juste de faire beau chaque fois que je dessine, en utilisant tout ce qui m'intéresse dans la palette numérique. Avec ça on peut s'offrir toute une orgie de couleurs, même si, dans ce domaine, « Dilili à Paris » est plus retenu qu'« Azur et Asmar ». Là, je devais refléter la réalité.

Pourquoi avoir choisi un enfant franco-kanake comme personnage central ?

J'aurais déçu une partie de mon public si j'avais utilisé un personnage blanc-châtre. Et je me serai déçu moi-même. En relisant les mémoires de

Louise Michel, une figure de cette époque, je me suis aperçu qu'elle avait repris son métier d'institutrice pendant sa déportation en Nouvelle-Calédonie. Ça m'a donné l'idée de faire venir une petite Kanake à Paris. Mais j'ai préféré mettre en scène une métisse, rejetée par ses deux communautés d'origine. Ça la rend plus sensible aux préjugés et plus éveillée intellectuellement.

Tout ça n'a rien à voir avec le référendum d'autodétermination qui sera organisé en novembre en Nouvelle-Calédonie. J'ai conçu toute cette histoire il y a 7-8 ans, bien avant que ce territoire ne revienne dans l'actualité. Mais souvent, c'est l'actualité qui vous rejoint...

SUR
sudouest.fr

Retrouvez l'intégralité de cette interview sur notre site Internet

81 conférences couplées à des films

33 € pour des cycles d'une trentaine de conférences étalées de septembre à juin : Pour sa neuvième saison l'université populaire du cinéma Jean-Eustache relance une formule qui fait ses preuves. Près de 800 personnes sont déjà inscrites en histoire (les lundis à 18 h 30), en arts, littératures et cinéma (les jeudis à 18 h 30 également) ou à la P'tite Unipop pour les 7-12 ans (un mercredi par mois à 14 heures).

A une époque où l'on parle souvent d'éducation populaire ce programme semble bien avoir trouvé son public. D'autant qu'il est couplé à des projections de films (à 16 h 30 et 20 h 30) qui valent le déplacement et qui sont visibles pour 5,50 € par les « unipopiens ». Mais ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas assister aux conférences y ont aussi accès (de 4,50 à 8 €).



« L'Homme qui rétrécit », à voir dans le cadre d'une après-midi sur les effets spéciaux. DR

Lancée ce lundi, la saison 2018-19 proposera ainsi plusieurs avant-premières notables comme « Dilili à Pa-

ris » (lire plus haut), « Les Âmes mortes » de Wang Bing, sur les rescapés des goulags chinois des années 50 (24 septembre), ou « Mirai, ma petite sœur », de Mamoru Hosoda. Un maître japonais du cinéma d'animation, dans la lignée de Miyazaki ou Takahata (2 novembre). Projections et débats avec les réalisateurs.

Thématique russe

Pour le reste, avec 81 cours, cette saison est forcément éclectique. Certaines tendances s'y distinguent pourtant. La Russie pendant et après l'URSS par exemple, avec, entre autres, une conférence sur la fille de Staline couplée à la projection de « La Mort de Staline » (3 décembre). Ou « Violence et capitalisme en Russie », thème traité par le politologue Gilles Favarel-Garrigues le 21 janvier et lié à la projection d'« Un

nouveau Russe » de Pavel Lounguine.

Initiatrice d'un remarquable projet de recherche sur Marius Petipa, Pascale Mélanie, professeur à l'université Bordeaux-Montaigne, interviendra le 23 mai sur ce maître de la danse classique, dans une soirée où l'on verra aussi un documentaire russe sur le sujet et la diffusion du « Lac des cygnes ».

Une après-midi sera par ailleurs organisée avec Cap Sciences sur les effets spéciaux le 23 janvier, adossée à « L'Homme qui rétrécit ». Et un ciné-concert sera proposé le 7 février avec des films du début du XX^e siècle de Serge Bromberg, grand collectionneur, qui les accompagnera au piano. Le choix est large. Et il reste des places.

0556 46 00 96. Programmation détaillée sur www.webeustache.com